

ques de toutes les couleurs, et ces idées me souriaient d'autant plus que nul souci ne venait m'atteindre ; j'avais abdiqué mon propre gouvernement ; j'ignorais absolument où me conduisait l'omnibus qui avait enlevé d'autorité ma malle, et m'avait enjoint de la suivre. C'est là que je reconnus, pour la première fois, l'avantage d'ignorer la langue du pays ; si je l'avais su, il eût fallu indiquer le lieu de ma destination, et dire où je prétendais m'arrêter ; or, je n'en savais rien du tout.

Quand la voiture, veuve de tous ses voyageurs, fut lasse de me promener, elle s'arrêta. Ma malle fut déposée proprement sur le pavé ; je me déposai sur ladite malle, et l'omnibus s'en alla au petit pas. J'étais sur un quai. Le Rhin courait sous mes yeux. À gauche était un pont de bateaux ; à droite, la tour de Baïen terminait la perspective des maisons ; derrière moi s'élevaient de hautes murailles noires égayées par des enseignes d'hôtelleries. Au delà du Rhin, dont la largeur étonne, le soleil du soir dorait les édifices et les jardins du bourg de Deutz. Pendant que j'étais là, j'entendis quelqu'un derrière moi qui parlait allemand ; je ne me détournai point. La même voix poursuivit en anglais, ce qui ne m'émut guère ; enfin l'on articula presque à mon oreille, en français qu'un accent prononcé travestissait à l'allemande :

— Eh bien, voilà l'heure ; allons dîner ?

C'est bien à moi que s'adressait ce discours, émané d'une bouche que je n'avais jamais vue. Comme je regardais d'un air ébahi l'étranger, vêtu confortablement, mais sans élégance, en bon jeune bourgeois du Rhin, il répéta d'un ton le plus naturel du monde :

— Oh, c'est bien l'heure....

— Pensez-vous ? lui dis-je

— Ia, ui, ui.

— Alors, partons.

Des commissionnaires se précipitèrent sur ma malle ; mon ami les éloigna d'un air dédaigneux, saisit le coffre par un bout, me fit signe de le prendre de l'autre, et nous fûmes ainsi à la recherche d'un hôtel. Notre homme allait toujours tout droit, tant et si bien que la courroie me coupait les doigts. Nous étions quand cela m'advint, sur une grande place au centre de laquelle s'élèvent un massif corps de garde, et la Bourse, qui sert parfois, le soir, de salle de concert. En face de ce monument, aussi laid que doit l'être une Bourse, s'élève l'hôtel du Rhin, où je m'arrêtai.

Ayant annoncé l'intention de dîner, je fis, sans m'en douter, une injure mortelle, impardonnable à mon hôte... en lui demandant de la bière. Mon compagnon, qui paraissait s'intéresser vivement à moi, me toucha le coude ; mais il était trop tard, le blasphème était prononcé. À ce mot, les garçons, si j'ose qualifier ainsi ces petits messieurs en habit noir qui m'avaient reçu d'un air si important, s'éloignent de nous ; le maître, un grand et gros gaillard, assez grossier d'ailleurs, devient rouge comme un coq, et d'un air menaçant me fait en allemand une si insolente réponse, que mon compagnon va se promener dans la rue et m'abandonne. L'hôte, enfin, daigna m'injurier en français, et me demander si je prenais sa maison pour une brasserie. J'eus beau lui représenter que les vins du Rhin me rendaient malade, et que je ne pouvais supporter l'eau en mangeant, il fut intraitable, et me signifia que j'eusse à boire son vin ou à ne rien boire du tout ; bref, malgré toute la mansuétude que j'opposai à son indignation, il me laissa partir. J'eus l'imprudence de lui laisser mon bagage, et j'allai chercher fortune ailleurs. Mon compagnon me rejoignit et me fit entendre que dans tous les hôtels je

recevrais un accueil semblable ; l'orgueil des aubergistes sur ce point est inflexible : or, il n'est rien qui approche de la sottise vaniteuse et de la susceptibilité des bons allemands.

Mon commensal improvisé me fit traverser le Rhin, et me conduisit à Deutz où nous nous attablâmes dans un jardin en face de la rivière. Le soleil allait se coucher, la foule des promeneurs émaillait au loin la rive ; des étudiants, des bourgeois guillerettes buvaient de la bière autour de nous, et un orchestre faisait retentir sur le Rhin des valse de Strauss. Au loin les édifices de Cologne, ruisselants d'une chaude lumière, se miraient dans le fleuve où il semblaient baigner. Cette scène flamande était d'une gaieté, d'une couleur admirable. Mon singulier compagnon commandait, ménageant avec soin la bourse commune et jouissant avec naïveté du plaisir qu'il m'avait procuré. Il m'avait abordé, autant que je pus le comprendre, parce qu'il n'aimait pas à dîner seul. Il voulut à toute force me réconcilier avec le vin du Rhin qui lui déliait la langue, et nous passâmes une soirée fort plaisante, à nous promener bras dessus bras dessous. Ce brave garçon possédait bien cinquante mots de la langue française et tenait à babiller sans cesse. Il me parlait donc en allemand où je n'entends rien, je répondais en français qu'il ne comprend pas, et nous étions toujours d'accord. Cela dura ainsi trois heures sans le fatiguer, ce qui m'inspira cette réflexion judicieuse : comme nous n'aimons rien tant que nos propres paroles, et rien moins que la contradiction, il n'est rien de tel pour bien s'entendre que de ne pas se comprendre, et rien ne nous agréait comme les discours inintelligibles, parce que nous leur prêtons le sens qu'il nous plaît. Telle est peut-être la cause du succès de la plupart des philosophes et des modernes socialistes.

Mon homme partait pour Bonn le soir même ; je le conduisis au bateau ; il me sauta au cou, me donna rendez-vous chez lui à Nuremberg, et disparut.

Cologne est abondamment pourvu de monuments et de galeries de peintures qu'on ne visite pas sans perdre beaucoup de temps. Le caractère formaliste des habitants, leur amour de l'importance et du despotisme bourgeois, multiplient les entraves et les sottises formalités. Pour visiter à l'Hôtel-de-Ville, la salle de la Hanse, vieux galetas gothique qui répond mal à la célébrité dont il jouit, il me fallut solliciter la mansuétude du bourgmestre, qui me fit valoir la haute faveur dont on m'honorait, et les difficultés périlleuses qu'il trouvait apparemment à prendre une vieille clef dans un tiroir, pour ouvrir la porte d'un vieux taudis où de vieux bouquins, pêle-mêle entassés, masquent des vitraux peints, et où des rayons poudreux vont s'élever devant les statues des sept villes. La cour de cet Hôtel-de-Ville est fort curieuse ; elle est environnée d'arcades soutenant des frises romaines d'une antiquité pure : la tour qui surmonte le monument est une des plus singulières que j'aie vues ; le portail est de la renaissance, la décoration intérieure du 17^e et du 18^e siècle : une des salles est tapissée de paysages d'après Wouvermans, en tissus des Gobelins, dont mon guide me vantait l'incontestable mérite, en ces termes : "L'effet en est vraiment *illusoire*," phrase qu'il avait lue dans la traduction du Rhin du docteur Schreiber, par le sieur Lcharwz de Cologne. Ce qu'on montre avec prédilection aux étrangers, à l'Hôtel-de-Ville, ce sont certains tableaux de Mesquida, représentant des sujets historiques à l'usage de l'amour-propre du lieu, lesquels sont les croûtes les plus fades que l'on puisse voir.

La fameuse cathédrale de Cologne jouit de cette grande réputation qui, souvent, poétise les grandes choses qui n'existent